



# Bruno Dumont

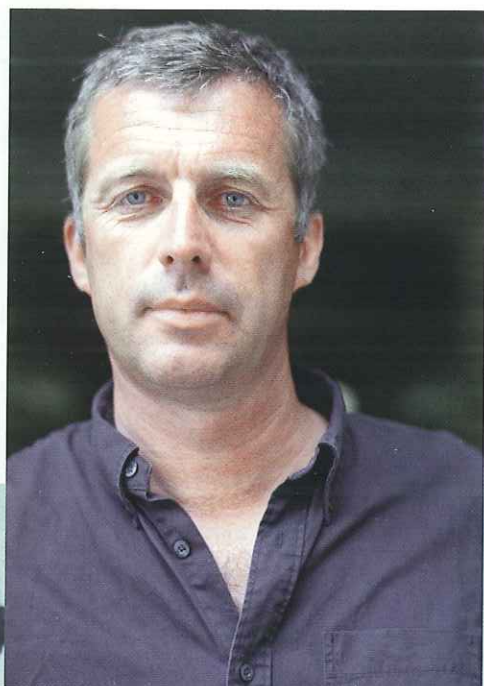
C'est en partant en repérages à la recherche de décors en Californie pour un autre projet que Bruno Dumont, le réalisateur de "l'Humanité" a un choc. Il est fasciné par le désert. A son retour, il écrit le scénario de "Twentynine Palms" en deux semaines. Avant la présentation de son film au Festival de Venise, rencontre avec Bruno Dumont.



© Philippe Quaiasse

● Le Nord de la France était au cœur de vos deux précédents longs-métrages, pourquoi le désert californien comme décor de ce troisième film ?  
J'avais tout simplement envie de changer d'air, de paysage et de gens. Et comme je suis intéressé par la fascination du public pour le cinéma américain, j'ai eu envie de jouer avec cette imagerie américaine. *Twenty-nine Palms* réfère en permanence au cinéma américain. Il reprend les codes et les paysages qu'on a déjà vus des centaines de fois dans des films.

● Après les récompenses cannoises de *L'Humanité*, ce troisième film a dû être facile à monter.  
Pas du tout. En France, le scénario est très important. Le financement s'appuie sur le sujet du film. La difficulté que j'ai eue pour monter le film tient justement au fait qu'il y a peu d'histoire. C'est ce que je voulais parce que je sais, grâce à mes expériences précédentes, que les images, même inertes, ont de la puissance. Il peut ne rien se passer dans le récit, les images signifieront toujours quelque chose. Inutile donc d'en rajouter. Le simple fait de poser des acteurs dans un décor fait qu'il va se passer quelque chose. Le potentiel cinématographique d'une image est ce qui m'intéresse le plus au cinéma. J'ai donc voulu réduire au maximum le sujet du film pour arriver à quelque chose d'assez ténu sachant que de toute façon le spectateur allait jouer un rôle dans tous les inachèvements du film.



© Philippe Quaiasse

Quand je dis «moteur»,  
je ne sais jamais où l'acteur va me mener.

### Twentynine Palms

Il est photographe, en repérages pour un magazine. Elle l'accompagne, parce qu'ils s'aiment. Ensemble, ils vont parcourir le désert aux abords de la ville de Twentynine Palms, se perdre dans cette nature somptueuse, y faire l'amour et se haïr, ne se doutant pas que le danger ne vient pas seulement d'eux-mêmes.

Écrit et réalisé par Bruno Dumont. Produit par Jean Bréhat et Rachid Bouchareb (3b Productions), coproduit par Thoke Moebius FilmCompany (Allemagne), TVT.Postproduction (Allemagne), Le Fresnoy, Studio National des Arts Contemporains, cofinancé par IBH et Hessen Media (Allemagne), avec la participation de Wellspring (Etats-Unis) et de Canal +. Avec Katia Golubeva et David Wissak. Sorti en France le 17 septembre 2003. Ventes à l'étranger : Flach Pyramide International.

● Avec ce "pas grand-chose" dont vous parlez, se crée pourtant une angoisse extrême, comme si, précisément, c'était cette inaction qui entraînait cette tension.

Le vide crée l'angoisse. Finalement, le spectateur se projette dans le film et génère l'anxiété. Parce que l'action est absente du film, le spectateur pressent ce qui va se passer. Il l'anticipe même par son angoisse. Je crois aussi que le couple du film suscite la peur et l'angoisse. Il en est le vecteur. Tout comme le décor qui joue un rôle déterminant. Le désert californien est un abîme. Il souffle et ronronne sans cesse. Ce n'est pas juste qu'un magnifique décor. Le spectateur qui connaît bien ce paysage pour l'avoir déjà vu dans plusieurs films sait qu'il s'y passe toujours quelque chose mais là, il doit faire marcher son imagination, et projeter ce qu'il est dans ce qu'il voit. D'habitude, il ne fait que regarder, là, il contribue à donner une signification.

● Les deux acteurs du film ont une présence incroyable, comment les avez-vous choisis ?

Comme à mon habitude, je ne souhaitais pas travailler avec des acteurs professionnels. Je suis à la recherche de personnalités. Je voulais filmer un couple pas banal dans des situations de couple banales. J'ai tout de suite vu que le visage de David Wissak était pathétique et qu'il y était inscrit ce qui allait lui arriver. Même s'ils avaient déjà une expérience d'acteur, ils sont les personnages. Je ne les ai pas transformés. Ils sont eux-mêmes. Au contraire, j'ai passé plus de temps à les débarrasser de leurs tics d'acteurs. Ils vivent les situations avec leur propre vécu, je ne peux donc pas les diriger. Quand je dis «moteur», je ne sais jamais où l'acteur va me mener. La difficulté pour eux était d'accepter d'être filmés pour ce qu'ils sont et non pour le travail qu'ils peuvent donner. La déconstruction de l'acteur est une situation intéressante. En tant que réalisateur, je passe mon temps sur un tournage à casser mes intentions car je veux m'approcher d'une émotion pure, crue et non intellectuelle. Les scènes trop travaillées m'ennuient. Mes films sont faits avec les tripes et jouent avec les émotions du spectateur. C'est assez pervers ! Aller au bout des limites du spectateur pour libérer ses pulsions, l'idée est cathartique...

Propos recueillis par Maria Manthoulis  
et Caroline Aymar